

SANOSI PRODUCTIONS ET BIP TV  
PRÉSENTENT



Sélection Officielle États généraux du film documentaire - Lussas  
Section *Expériences du Regard*

# LES YEUX OUVERTS

UN FILM DE JOFFROY FAURE

Produit par Jean-Marie Gigon - SaNoSi Productions avec le soutien de BIP TV  
Image et son Joffroy Faure Montage image et étalonnage Catherine Libert  
Montage son et mixage Pierre George

IC SANOSI



Dordogne  
PERIGORD



PROCIREP

ANGOA

çiciç





Durée : 1h20 / Format : Full.HD

## **SYNOPSIS**

Depuis quelques années, Pierre, mon père, est atteint d'une maladie de l'oubli. Avant que tout ne s'efface, nous décidons de profiter du temps qui reste pour nous regarder et nous parler comme jamais.

Avec son langage poétique qui le caractérise, Pierre essaie de dénouer les fils d'une histoire complexe de la maladie dans laquelle notre relation est prise malgré nous. Au fur et à mesure de mes sollicitations et de l'urgence qui nous pressent, c'est toute une relation filiale qui se réinvente dans chaque instant vécu, avec ses complexités, ses bonheurs et ses fulgurances. Un chemin vers une joie retrouvée.

## ORIGINE DU PROJET

Avec mon père, nous n'avons jusque-là pas vraiment réussi à nous rencontrer et nous sommes restés un peu à distance l'un de l'autre. Depuis qu'il est atteint de la maladie d'Alzheimer, nos regards n'ont fait que se croiser.

J'ai le désir de prendre soin de lui, de nous (re)trouver tant qu'il en est encore temps, et le prétexte d'un film me donne le courage d'aller vers lui. Pour mon film de fin d'études « Il se rappelle ça » (master de réalisation documentaire, Lussas) je suis allé l'interviewer sur les débuts de sa maladie. Ce qu'il m'a raconté à ce moment-là pour tenter de décrire une situation hors du commun m'a beaucoup touché. Sa parole était sensible et directe, et l'effort pour essayer de me dire quelque chose de lui était très visible. J'ai pris cela comme un cadeau. Le film de fin d'études s'est arrêté là, sur le seuil de la rencontre.

Et le monde s'écroula  
Et la nuit l'enveloppa  
Et les bras du destin à choisir  
Embrassent les hommes  
Et la vérité libre les viola au milieu  
D'un cyclone de Cris  
Le cri de l'oeil qui entend  
La voix muette des choses  
Déterrées de l'ombre

Pierre Faure,  
Extrait de *Les yeux ouverts*

## LES YEUX OUVERTS

Avec *Les Yeux ouverts*, j'ai voulu poursuivre ce qui a commencé à se tisser entre mon père et moi à partir de sa maladie et de ma présence avec la caméra. La situation de fragilité dans laquelle nous nous trouvons face à face ouvre paradoxalement un nouvel espace de liberté.

Le titre du film *Les yeux ouverts* vient d'un recueil de poésie écrit et édité par mon père en 1972. Il venait d'avoir 20 ans et un fils. Recueil écrit à la fin de l'adolescence, il porte les traces d'un certain désespoir, mais aussi d'un élan vers la vie qui arrive. En faisant ce film avec mon père, je réactive son désir de poésie. Dans le même temps, je m'en sers comme point de départ d'une écriture filmique.

Cela fait déjà six ans que la maladie d'Alzheimer a été diagnostiquée chez mon père, Pierre. C'était juste après son départ à la retraite. Depuis, il ne sort presque plus de l'appartement où il habite et le soir, il lui arrive de demander à ma mère, Anne, dans quelle chambre il est.

Mon père a été éducateur auprès d'enfants autistes. Philosophe, spécialiste de Lacan, il a passé une grande partie de sa vie plongé dans les livres. Il dit que ce sont eux qui l'ont empêché de sombrer dans la dépression. Il a aussi un lien fort avec la nature. Il a passé beaucoup de temps à la parcourir avec son chien ou à pêcher à la mouche dans les rivières sauvages de Haute-Corrèze.

Malgré la difficulté que nous avons eue à partager nos vies et à nous parler, mon père m'a de toute évidence influencé et nous pouvons aujourd'hui faire ce film ensemble. Dans une époque où tout semble pouvoir basculer dans le chaos social et sanitaire, où les protocoles de soin règnent en maître, il est intéressant de voir dans la maladie, celle d'Alzheimer en particulier, autre chose qu'un mal à traiter où des patients à enfermer. Dans toute situation humaine se nouent des enjeux multiples qui ne peuvent être réduits à un enchaînement de causes, conséquences simplistes.

La complexité humaine, si l'on ne cherche pas à la réduire, mais à l'appréhender comme une richesse qui nous échappe et dont on n'en finira pas de faire le tour, se révèle bien plus vivante, foisonnante et créatrice qu'on ne le pense. La poésie a toujours cru en cela et il se pourrait bien qu'elle soit un étendard pour rester lucide dans notre monde et réinventer une certaine façon d'être ensemble.

Aujourd'hui, mon père me parle comme il ne l'a jamais fait en dévoilant des pans de son histoire et de son rapport au monde qui jusque-là étaient complètement tus. Le lâcher-prise provoqué par la maladie d'Alzheimer enlève les inhibitions autant qu'il en révèle les failles.

Dans ce film, l'intranquillité liée à la maladie devient source d'une énergie nouvelle. L'inquiétude dialogue avec la joie de pouvoir relier nos sensibilités et nous engage à regarder d'un oeil neuf la poésie du monde.



## LA PAROLE DE MON PÈRE

Pour faire ce film, j'ai commencé par filmer des entretiens avec mon père. Ces entretiens sur la maladie, son histoire et notre relation ont été réalisés dans l'urgence de sa parole disponible. Depuis lors, ses troubles de mémoire, sa confusion mentale rendent un dialogue intelligible presque impossible.

Dans ces entretiens filmés dans son appartement, nous discutons ensemble. Il évoque des moments importants de sa vie et réfléchit sur leur sens. Souvent, je le sollicite à partir des livres de sa bibliothèque qui ont une importance particulière pour lui. Il a souligné de sa main de nombreux ouvrages qui la compose que ce soit de philosophie, de poésie ou de théories du langage. Il ne se souvient plus pourquoi, mais je sais que ces phrases ont été, un jour, importantes pour lui et que je peux lui remémorer. Centré sur sa parole, je l'accompagne à formuler, relance le sujet ou coupe certains mécanismes de "radotage".

On m'entend aussi réagir et parfois être surpris ou emballé par ce qu'il dit. Je le sollicite aussi pour parler de nous, de notre relation de ce qu'il s'est passé entre nous. On entend l'effort pour comprendre « pourquoi nous ne nous sommes pas connus ? » dit-il. Cela accompagne tout le film et scelle le questionnement sur ce que nous vivons au présent. Il parle beaucoup malgré la maladie, avec de nombreuses métaphores et images poétiques. Il y a une profondeur philosophique aussi. Un homme tente de comprendre ce qu'a été sa vie et je l'écoute et l'accompagne dans ce questionnement. Lors du tournage, il évoque souvent un moment de basculement. Dans l'enfance vers 12 ans. Une situation incomprise qui a conduit toute sa vie et qu'il essaie de dénouer. Dans la maladie d'Alzheimer, on retrouve souvent un événement qui peut être considéré comme le trauma initial sur lequel la maladie vient se greffer. Il revient toujours sur ce point, la première énigme de sa vie. La deuxième concerne notre relation.

Ces paroles composent un texte où sa voix qui raconte et cherche se mêle à la mienne qui soutient et questionne, s'étonne et s'agace parfois.



## UN DIALOGUE PAR LE CORPS

Porté par le désir de film et par une nouvelle liberté entre mon père et moi, je prends le risque de lui proposer de jouer ensemble, comme jamais. Jeu avec la camera, jeu d'acteur, jeu avec la parole et jeu de corps. Il y a un côté ludique presque enfantin dans les propositions que je peux lui faire. Découvrir ensemble un espace, dessiner, jouer à cacher notre visage, à s'attraper les mains ou à écouter de la musique ensemble.

Ces situations nous plongent dans un espace archaïque qui contribue à restaurer quelque chose chez lui et chez moi, d'oublié. Quelque chose de nos premiers contacts, de l'enfance, des soins primaires qu'il m'a prodigué jadis.

Ce passage par le corps prolonge les paroles sensibles et poétiques de mon père. Il propose un autre type de dialogue, et ancre la sensorialité du film.

## UN MOTIF DIRECTEUR : LE BLANC

Dans *Les yeux ouverts*, je pars du blanc comme ligne directrice de notre exploration. Espace primitif où tout est possible et encore à venir. Petit à petit le film va chercher à définir ce blanc, à en révéler la matière absente, mais déjà là, enfouie. Faire venir quelque chose pour vivre, malgré les absences et la mort qui rôde.

Du vivant et de la joie pris dans la rencontre et de ce qu'elle provoque chez nous, le film avance par accumulation d'expériences sensorielles et mémorielles.

Le blanc est un espace à habiter. Habiter le blanc, laisser les images s'y construire, se défaire, s'associer et se recomposer sans cesse. C'est le mouvement inverse de ce que l'on dit normalement de cette maladie qui va vers l'oubli. Le film va vers la présence, le blanc qui peu à peu se peuple de vie. Le blanc de l'amnésie (on parle de "maladie blanche" pour caractériser la maladie d'Alzheimer) se remplit peu à peu de regards, de gestes et de mots. Il devient de plus en plus vivant, incarné, poétique, multiple. Tout le contraire d'une disparition.

Un autre monde s'invente tant que l'on ne cesse de chercher ce qui est vivant, toujours vivant. Le film montre ce travail à l'oeuvre en considérant les morceaux de vie éparses qui émergent du blanc comme les éléments d'une symphonie où les images et les sons ont une importance égale. L'espace troué du blanc crée des passages entre ces moments.

De ce voyage pour habiter le blanc nous aurons la certitude que quelque chose de vivant a existé, dans l'urgence de la situation, de furieusement vivant.



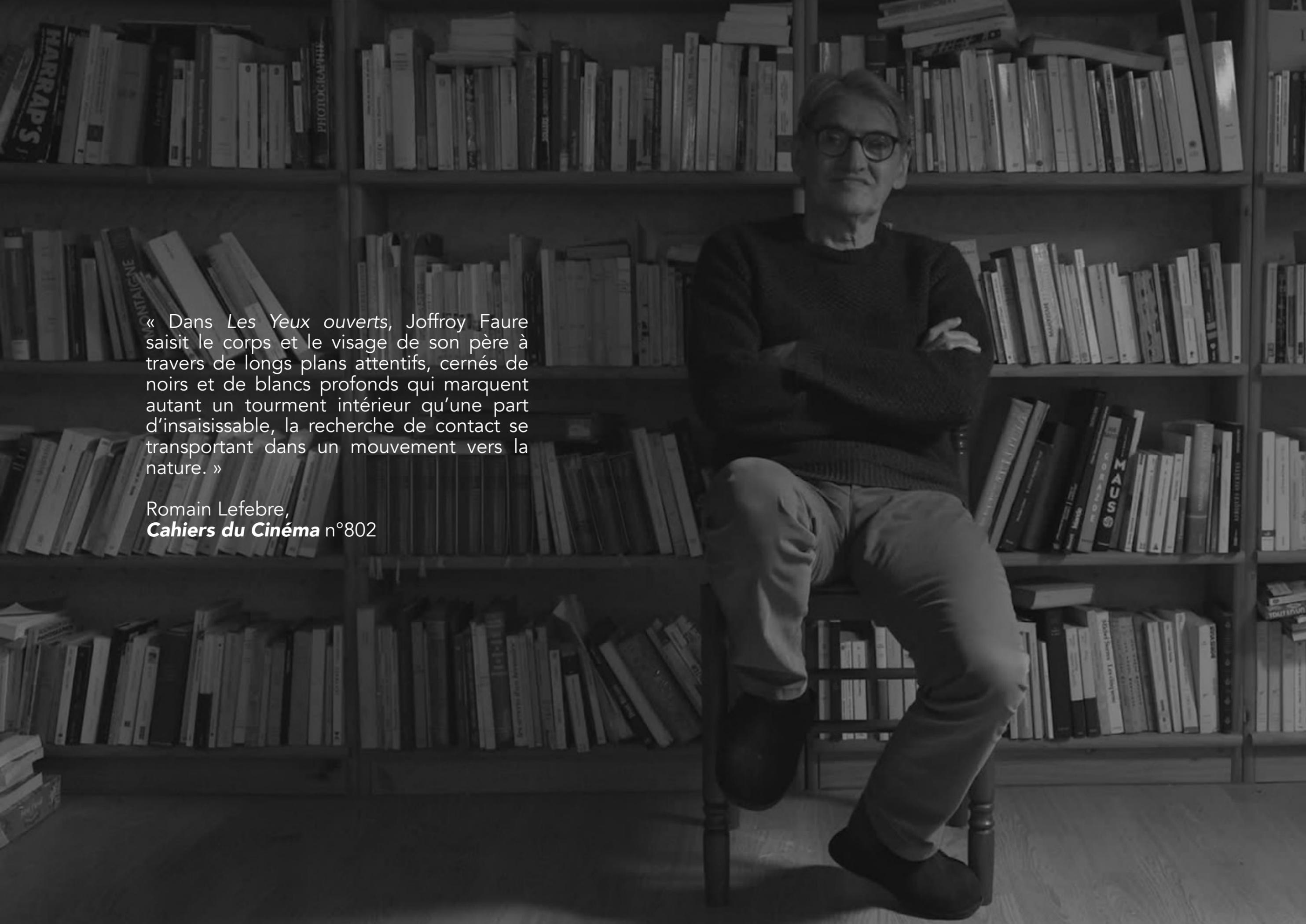
## UN REGARD EXTÉRIEUR : MA MÈRE

Quand je filme mon père chez lui, ma mère n'est jamais très loin, elle l'accompagne et, avec énergie, fait tenir debout le quotidien. On l'aperçoit et on sent sa présence dans l'appartement. Elle m'aide à organiser au mieux les moments de tournage avec mon père notamment en lui rappelant fréquemment ma venue. De plus, elle est peintre et aujourd'hui cette peinture est, comme elle le dit : un dialogue avec la maladie de mon père. Pour le film, je lui demande de réaliser un grand tableau. Je la filme commençant à peindre et je suis l'évolution de la toile jusqu'à la fin.

Avec sa peinture figurative vive et lucide, ma mère nous propose une vision colorée de leur quotidien. L'inouï passe aussi par elle.

Cette présence de ma mère et du tableau qui revient de façon récurrente dans le film lui donne une temporalité évidente.

Cette peinture est présente dans le film comme une porte possible pour sortir du blanc... Ma mère est présente dans quelques scènes de la vie quotidienne qui montrent son trouble face à la maladie de son mari qui n'a pas d'attention pour elle. C'est sa solitude grandissante qui est visible. Le blanc habité dans lequel elle n'a vraisemblablement pas de place. Elle est peut-être celle qui raccroche au réel, celle qui évite au film de basculer dans une vision trop romantique. La maladie a aussi son côté terrible.



« Dans *Les Yeux ouverts*, Joffroy Faure saisit le corps et le visage de son père à travers de longs plans attentifs, cernés de noirs et de blancs profonds qui marquent autant un tourment intérieur qu'une part d'insaisissable, la recherche de contact se transportant dans un mouvement vers la nature. »

Romain Lefebvre,  
**Cahiers du Cinéma** n°802

# « FILMER MON PÈRE EST UN SOIN NÉCESSAIRE »

JOFFROY FAURE / PROPOS RECUEILLIS PAR JULIETTE WARLOP\*

---

Deux hommes trouvent le moyen de se dire ce qu'ils ne s'étaient jamais dit... Avec *Les Yeux ouverts*, Joffroy Faure signe un premier film bouleversant, autour de la relation singulière, intime et poétique qui se tisse avec son père, dont il sait qu'il est malade d'Alzheimer.

---

## **Votre père est atteint de la maladie d'Alzheimer. De quelle manière avez-vous envisagé de l'aborder dans *Les Yeux ouverts*, long métrage qui fait suite à votre film de fin d'études ?**

Quand j'ai commencé ce projet, beaucoup de gens faisaient référence à d'autres films sur Alzheimer ou à des lectures sur cette maladie. Je me suis très vite rendu compte que je n'avais pas envie de lire, car j'avais le sentiment que ces textes me parlaient d'autre chose que ce que je vivais avec mon père. En revanche, alors que j'avais dans le film, ma compagne m'a parlé d'Amédée Lachal, que je suis allé rencontrer. Ce n'est pas un médecin, mais un praticien et un théoricien qui a beaucoup écrit sur la maladie d'Alzheimer. Il met l'homme au centre de la relation : pour lui, les personnes atteintes d'Alzheimer sont avant tout des personnes, qui se trouvent être malades.

## **En quoi cela a-t-il fait écho en vous ?**

Je suis, à l'origine, éducateur spécialisé – tout comme mes parents – ; la question de la maladie et du handicap a été très présente dans ma vie. Ce qu'Amédée Lachal dit sur l'accompagnement de ces personnes, c'est aussi ce que j'ai vécu dans ma chair, en travaillant avec

des personnes handicapées. Je ne me suis pas occupé d'autistes, mais de Paul ou de Martin : c'est avec eux que je travaillais, pas avec l'autisme, qui pour moi était secondaire. Alzheimer est une maladie sans en être une : le symptôme, c'est qu'elle vient se coller à la personne qui, en étant toujours là, est amenée à interagir différemment avec ses souvenirs et son environnement. Et rien ne nous est dit de la façon dont cette personne le vit. Amédée Lachal m'a tenu ces propos : « Si vous avez compris la maladie d'Alzheimer, c'est qu'on vous l'a mal expliquée. » Cela veut dire, pour moi, qu'on peut faire des hypothèses, mais qu'heureusement, il reste toujours un mystère. Et c'est ce mystère qui rend belle toute relation...

## **De cette maladie, vous avez choisi de ne rien dire tout au long de votre film. Le mot « Alzheimer » n'est prononcé qu'au moment du générique de fin...**

La relation naît du fait que je ne regarde pas mon père comme quelqu'un de malade et je pense que cela décale les enjeux. Le film se termine avec cette phrase qu'il prononce avec le style et l'humour qui le caractérisent : « Alzheimer, Alzheimer, maladie à

éviter... » Et il rigole... Il m'a semblé évident que si quelqu'un pouvait dire qu'il est malade, ce ne pouvait être que mon père et que c'est sa façon à lui de nommer Alzheimer qui est la plus juste.

## **Vous avez fait ce choix fondamental qui est de ne pas montrer la maladie à l'œuvre...**

Ce parti pris était présent dès l'écriture du film. Il a été une question centrale pendant le tournage. Il y a ainsi eu plein de tâtonnements nés de ce questionnement : jusqu'où puis-je le filmer ?

J'aurais pu mettre en scène ou garder au montage des séquences très fortes, dans lesquelles on voit à quel point il est perdu. Mais il y avait pour moi des questions éthiques qui se trouvent ici décuplées. Mon père étant malade, la question était de savoir jusqu'où il était conscient qu'il était en train de me donner quelque chose qui va rester, être réutilisé.

## **Quel rôle la présence de la caméra a-t-elle tenu ?**

Tout au long du tournage, il y avait un tiers dans notre relation : mon père ne parle pas qu'avec moi, il parle aussi avec un objet. Il se trouve face à quelque chose

d'assez neutre qui – il en a conscience – enregistre quelque chose de lui. Cela lui impose une forme d'énergie qu'il n'a pas le reste du temps pour être là, de manière à pouvoir être regardé et entendu, et qui lui donne envie d'être beau.

## **N'est-ce pas aussi la caméra qui permet cette rencontre entre un fils et son père ?**

Mon père et moi n'avons jamais pu nous parler pendant cinquante ans, face à face, et nous le pouvons au moment où la maladie amène, chez mon père, certaines désinhibitions. Si je peux me retrouver devant lui, c'est parce que je me sens protégé par la caméra. Cet objet met un peu à distance mes sentiments, ma relation émotive avec lui. Je peux être avec mon père parce que son regard n'est pas dirigé directement vers moi : il passe par le filtre de la caméra. Par conséquent, cet outil qui est entre nous deux a une fonction différente pour lui comme pour moi, mais c'est bien lui qui nous permet d'être ensemble.

## **Il y a pourtant des moments où vous passez outre ce filtre de la caméra pour mettre en scène des relations très intimes avec votre père...**

À un moment donné, c'était devenu insupportable d'être trop loin, d'avoir la caméra entre nous. Dans une des premières séquences que j'ai tournées, sur la terrasse de l'appartement, je l'ai intuitivement mise sur le côté pour qu'on puisse caresser, mutuellement, nos visages. Mais je n'aurais jamais pu le faire si la caméra n'avait pas été à un moment entre nous, physiquement. C'était paradoxal de vivre, vraiment, quelque chose de très fort, que je n'avais jamais connu avec lui et de ne pouvoir le vivre que parce que je faisais image.

**Tout au long du film, votre père emploie des images d'une grande poésie. Quand il utilise cette métaphore : « Il y a un trou dans la raquette, je ne sais pas si on peut le recoudre », vous lui répondez : « Mais le film, c'est peut-être ça, ça aide à recoudre... » Est-ce le rôle que le cinéma joue pour vous ?**

Oui, je pense que le cinéma documentaire peut avoir cette fonction-là. Il permet de récupérer des morceaux épars, qui ne vont pas ensemble, pour les remettre dans un ordre nouveau. Et cela réenchante des choses qui avaient perdu leur sens.

**Est-ce aussi le fait de le filmer qui réenchante l'homme, le père, le poète qu'est votre père ?**

Je pense que ce film a réactivé chez lui le désir d'être père. Cela me paraît évident. Il y a vraiment ce souhait de me transmettre quelque chose, à moi, et de façon plus large, de le dire pour que ce

soit entendu. Et cela refait vivre ce qui était perdu : je pense surtout à cet élan qu'il a eu très jeune, quand il a commencé à écrire ses poèmes. Son recueil *Les Yeux ouverts* [qui donne le titre au film, ndlr] a été édité en 1972, année de ma naissance. J'ai eu l'impression que le filmer redonnait accès à quelque chose qui s'était ouvert chez lui lorsqu'il a découvert la littérature et la poésie et qui, les événements de la vie faisant, s'était ensuite refermé.

Au moment d'achever ce film [*Les Yeux ouverts* était encore en postproduction au moment de l'interview, ndlr], je me dis que je continuerai à filmer mon père. Parce que c'est un soin nécessaire et intéressant pour lui. Et parce que je peux m'occuper de lui en le filmant.



Entretien réalisé par Juliette Warlop pour la revue **Éclairages n°19**, printemps/été 2023 éditée par ALCA Nouvelle-Aquitaine ([www.alca-nouvelle-aquitaine.fr](http://www.alca-nouvelle-aquitaine.fr))

## À PROPOS DE JOFFROY FAURE

Joffroy faure né le 04 juillet 1972.

Joffroy Faure a passé plus de 30 ans à tisser des liens entre pratique artistique (danseur, performeur, vidéo...), pratique sociale (éducateur) et pédagogique (responsable d'un dispositif des Pédagogies des Médiations Expressives et Créatrices dans le travail social). Il a obtenu entre autres un Master 2 en science humaine : Diversité, Culture, Formation et le Diplôme d'état Éducateur spécialisé.

Diplômé de l'école documentaire de Lussas (2020), son premier court métrage documentaire « il se rappelle ça » a obtenu le premier prix au festival *Monte Fauto* en Italie en 2021.

Il se consacre aujourd'hui exclusivement à la réalisation et propose une démarche où les valeurs éthiques, créatives et émancipatrices sont toujours présentes.

Il accompagne entre autres des publiques en insertion dans la réalisation documentaire.

CV détaillé sur le site web: [www.joffroyfaure.fr](http://www.joffroyfaure.fr)

# NOTE DU PRODUCTEUR

J'ai rencontré Joffroy Faure en octobre 2020 à l'occasion des rencontres premiers films du Master documentaire de création de Lussas. J'ai été conquis par l'approche cinématographique très personnelle de Joffroy, qui est entré en cinéma après un parcours artistique riche, notamment comme danseur.

Le film de Joffroy est une œuvre rare, à la fois brute et délicate. Elle fait partie de ces films qui obéissent à un besoin impérieux, du rapprochement d'un fils et de son père, par l'irruption de la maladie d'Alzheimer dans leur vie.

Le désir de ce film pour Joffroy est né à ce moment, comme la promesse d'un pont à construire entre deux individus qui ont très peu partagé malgré leurs liens, et qui se retrouvent face à la possibilité de réinventer leurs rapports.

Comment embrasser pleinement cette opportunité ? La poésie devient leur langage commun, où paroles et images se répondent, s'entrechoquent, créent une partition improvisée d'une vitalité puissante et d'une grande liberté.

Jean-Marie Gigon

IC S A N O S I

2 route du parc, 28130 Maintenon  
contact@sanosi-productions.com  
02 37 99 52 35

